

Venir à soi et au monde

YVON RIVARD, *Le chemin de l'école*, Montréal, Leméac, 2019,
125 pages

Caroline Jeanson

Volume 14, numéro 3, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jeanson, C. (2020). Compte rendu de [Venir à soi et au monde / YVON RIVARD, *Le chemin de l'école*, Montréal, Leméac, 2019, 125 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(3), 10–10.

Venir à soi et au monde

Caroline Jeanson

Doctorante en éducation, Université du Québec à Trois-Rivières

YVON RIVARD

LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

Montréal, Leméac, 2019, 125 pages

Yvon Rivard, écrivain prisé et professeur retraité de (création de) littérature, présente dans *Le chemin de l'école* une collection de sept essais publiés ou inédits, courts et longs. S'appuyant sur sa propre expérience d'élève puis de professeur universitaire et mobilisant les idées de plusieurs écrivains et penseurs du monde, il passe lentement et finement d'un propos sur l'éducation en général et l'enseignement en particulier, à ce que sont et devraient être le professeur et l'enseignement de la création littéraire, pour revenir enfin sur l'éducation par un plaidoyer en sa faveur. En même temps qu'il offre un «héritage pédagogique» (p. 43), il partage sa «petite grammaire de la création littéraire» (p. 80).

Partant, la finalité de l'expérience humaine ne serait pas selon lui l'atteinte d'absolus, mais le foulement sans relâche de voies s'y orientant et permettant de donner davantage de sens à nos vécus, nous archoutant de plus en plus sur cette beauté de l'existence qui est en nous et en tout, nous élevant toujours un peu plus vers un insaisissable mieux. Cela impliquerait pour Rivard que chacun prenne les responsabilités et endosse les rôles de l'homme qui cherche à croître, soit-il apprenant, enseignant, écrivain... Ces devoirs seraient : pour chacun, inlassablement tenter de se relier au vrai, le rechercher ; pour le professeur, éveiller chez l'autre, voire lui transmettre, ce désir de découverte ; pour l'écrivain, traduire en mots l'expérience commune de cette quête.

Puis, dans cette recherche incessante de ce qui lie chacun au monde et inversement, il s'agirait de (re)trouver le «soi» et de le sortir de lui-même, afin de l'inscrire dans le monde. Selon Rivard, pour que le professeur aide les autres à trouver leur soi, il devrait déjà trouver le sien, se réapproprier notamment son propre enseignement. Il devrait également s'affairer à «trouver le germe» (qui impulse le désir d'être et de créer) chez l'élève qui apprend, ou bien dans le texte de l'étudiant qui écrit. Il faudrait enfin qu'il donne la confiance et le temps dont a besoin celui qu'il accompagne afin que ce germe vienne à sourdre.

Quant à extirper le soi de lui-même, cela consisterait plutôt à présenter à l'apprenti ce qui a existé avant lui, ce qui existe ailleurs : les savoirs érigés de l'humanité, les œuvres

créées. Les lui montrer non pas pour les réifier en des vérités totales à intégrer et des marches sûres à suivre, mais plutôt dans le but de stimuler en lui les chocs d'objets connus se trouvant soudainement liés à «d'autres objets encore inconnus» (p. 23), de «quelqu'un qui croyait que... et qui découvre que...» (p. 65), de «la tension entre le moi et le non-moi» (p. 83). Enfin, de lui insuffler le désir, naissant de l'urgence à s'expliquer et éclaircir ces chocs encaissés, de se transformer à travers «une pensée aspirée par le désir d'harmonie» (p. 24), que Rivard tient pour définition de la culture. Puisqu'en effet, trouver dans ces antinomies de l'existence une compréhension constamment renouvelée de soi et du monde impliquerait selon l'auteur d'accepter les morts continuelles de ses certitudes – se «suicider partout, sans relâche», cite-t-il Aquin (p. 90) –, se trouver transformé, perpétuellement.

Ce livre plaira conséquemment certes à ceux qui, comme moi, s'intéressent à l'éducation, à l'apprentissage et à l'enseignement, mais aussi à ceux plutôt concernés par la création et l'accompagnement littéraires.

Selon Rivard, il serait impossible de s'investir dans cet éternel recommencement en s'engluant dans les discours dominants, qui tenteraient justement de rendre prévisible, calculable et contrôlable un monde qui ne l'est pas. Il émet de fait certaines mises en garde concernant l'ambition inféconde, voire aliénante, de la quête de réponses définitives que mènerait la logique utilitariste, comptable et managériale présente en éducation, ou encore les poétiques dominantes, et les théories et méthodes inspirées des sciences dites exactes immiscées dans les lettres. Il récusé et dénonce également toute entreprise qui recèlerait un endormissement ou une démission de cette foulée constante sur le chemin de l'expansion, soit par l'enfermement en soi ou par le refus de soi, en tous les cas par une déliance de l'individu de ce qui vit en toute chose. Il rappelle d'ailleurs à plusieurs reprises dans ses essais de s'assurer toujours de s'intéresser à la lune, et non au doigt qui la pointe...

Les mêmes principes réitérés à travers les sept essais, énoncés de points de vue légèrement différents les uns des autres sans toutefois être si éloignés que la cohérence serait perdue, concourent à tresser

Yvon Rivard

Le chemin de l'école



LEMÉAC

solidement ce chemin de l'école qui devient de plus en plus saisissable tout au long du livre, sans toutefois qu'il ne soit jamais évoqué si clairement que l'on pourrait lire : voici ce qu'il est. En ce sens, l'écriture à laquelle Rivard s'est employé pour ce livre relève plus de la littérature que de l'exercice argumentatif, ce qui ajoute à l'économie interne de l'ouvrage. Il a su «faire de la forme un travail de fond» (p. 115). En effet, celui-ci partage davantage qu'il n'affirme, sur un ton non pas vindicatif (sauf peut-être lorsqu'il dénonce les dérives de la logique comptable appliquée à tout), mais plutôt invitant de quelqu'un qui, tentant de vivre selon ses préceptes, ne cache la nature ni de sa foi ni de ses convictions, ce qu'il a trouvé de «bon» sur son propre chemin.

Le lecteur devrait savoir qu'il n'est pas question de l'école-institution dans cet ouvrage de Rivard. Cette école dont Rivard parle serait en fait tout objet et tout lieu (entendus au figuré) au contact desquels on serait susceptible d'apprendre. Et le chemin de cet apprentissage serait celui de l'esprit qui, par cette rencontre, se voit égaré, tâtonne, cherche à se retrouver en même temps que de trouver ce qui l'unirait un peu mieux aux choses, aux êtres, à ce qu'il expérimente. Il dit ainsi des «éternels élèves qu'[ils] s'éloignent de la maison et y reviennent par le sentier des mots, se cherchent, se trouvent et se perdent à nouveau dans le monde» (p. 66).

Ce livre plaira conséquemment certes à ceux qui, comme moi, s'intéressent à l'éducation, à l'apprentissage et à l'enseignement, mais aussi à ceux plutôt concernés par la création et l'accompagnement littéraires. Professeurs et artistes, «passeur[s] entre le moi et le monde» (p. 54) qui «travaillent à réconcilier l'homme et l'univers» (p. 107), vont sans contredit trouver dans ces essais de quoi inspirer leurs devoirs. ✱